

ANALYSE DE LA MENACE

DU MÊME AUTEUR

Épuisé, La Dragonne, iconographie de Jac Vitali, 2016
Hélium, La Dragonne, iconographie de Jac Vitali, 2014
On disait, avec des illustrations de Paul Mahoux, Cadex, 2013

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires de tête sur papier vergé, numérotés de I à X, chacun accompagné d'une gravure d'Olivier Deprez et d'un poème typographié et imprimé sur papier à la cuve par Pascal Leclercq, le tout placé dans un coffret conçu et réalisé en bonne intelligence par les deux mêmes. Trois exemplaires ayant subi le même traitement, marqués D.G., O.D. et P.L. et destinés respectivement à l'éditeur, au graveur et à l'auteur, mettent une touche finale à ce tirage, lequel peut dès lors être considéré comme premier et original.

Ce livre a été réalisé avec le soutien du Ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles et du Fonds National de Littérature de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
© maelstrÖm reEvolution, Bruxelles – 2018

**Retrouvez tous les livres de maelstrÖm reEvolution
à la Boutique-librairie maelstrÖm 4 1 4**

Ouvert du mercredi au samedi de 14h à 19h ou sur rendez-vous
364, chaussée de Wavre – 1040 Etterbeek – Belgique
Tel. : +32 (0)2 230 40 07
maelstrom414@maelstromreevolution.org

ISBN : 978-2-87505-302-2

Dépôt légal : 2018/9407/4

Pascal Leclercq

Analyse de la menace

Poésie

maelstrÖm reEvolution



TROP LÉGÈRE POUR LE VENT

1

J'ai mis l'été sur la banquette arrière, avec un saucisson, une bouteille à peine entamée de whisky, un demi bac de bière, puis j'ai lancé l'auto sur la route des Ardennes, jusqu'au village où je l'ai rencontrée quelques années plus tôt – elle portait l'habit traditionnel, jupe longue, bustier de gitane, un voile de tulle anthracite cachait son visage à hauteur des lèvres.

Au bout de trois canettes, je me suis couché tendrement sous elle, la fermeture éclair de sa robe imprimée ouverte à mes caresses ; au bout de six, elle avait disparu, me laissant seul avec les charmes et les ormes du pré du père Gallé. J'ai bu encore, des coups de gnôle entrecoupés de chopos.

Au réveil, mon crâne avait la dureté d'une cage et mon cerveau battait sur ses barreaux, furieux d'avoir été piégé. Je me suis souvenu de ses doigts qui passaient pour des pétales et guérissaient, rien qu'en les effleurant, mes joues. Puis le vent s'est mis à souffler.

2

Je n'aurais pas dû m'endormir ici, dans les Ardennes, à cent mètres d'un de mes meilleurs coins à pieds-de-mouton. Depuis la banquette arrière, j'aperçois des fauteuils disposés en cercle, occupés par des êtres mi humains, mi chèvres, qui semblent penser mieux et plus vite que moi – je les entends deviser de problèmes raffinés de philosophie. Tous lèvent la tête au bruit chuintant que fait ma canette en s'ouvrant. L'un d'eux, costume trois pièces orné d'un papillon fuchsia, trotte jusqu'à moi et m'invite à me joindre à la compagnie. Bientôt, pour couper court à l'insistance de ces bougres, je me résous à déclamer une série de poèmes érotiques, dont l'écoute les plonge dans un état d'excitation qui me met mal à l'aise – et il me faut prétexter l'arrivée d'une invitée de luxe pour arracher in extremis le droit de m'éclipser. Il était moins une!

3

Je me suis avancé, soutenu par les béquilles, j'ai laissé glisser un sourire emprunté sur l'eau, il a ricoché six fois avant de s'éteindre à jamais. Plus tard, j'ai essayé de reproduire ce geste, en pure perte. J'en suis là de ma vie, à regarder depuis la rive ce lac désespérément sombre, lissant du pied une surface luisante et tendue qui me fait envie – pas pour m'y baigner.

Le bruit d'un moteur m'extrait de mes pensées – je reconnais le hors-bord de la veille, qui a percuté mon canot, ce qui m'a valu cette jambe plâtrée. En proue, debout, une sirène, pétard pointé droit sur mon front – il n'est plus temps d'élaborer des stratégies, je me laisse instantanément couler sur le sable, dans la flaque d'urine et de sang qui sourd à mon côté.

Je prends le temps de louvoyer dans les rues de La Roche, parmi les sentiers parfumés de Gouvy, avant de m'affaler sur le lit d'un hôtel crasseux de Libramont – mais je le fais de bonne grâce, me laissant la possibilité de changer d'humeur, de trouver au Café des Sports une âme intéressée d'entrer dans ma fratrie. Et pour entreprendre le peuple amène des turfistes, je grimpe sur une caisse à savon et me mets à hurler les premiers vers d'un chant à la gloire des fous passés par Stavelot, Vielsalm et Houffalize, à la mémoire éphémère des fruits, des fenaisons, des amours violents et des étés flambés.

5

J'ai garé la bagnole tout près de la rivière, et j'ai descendu en courant le raidillon, attentif à ne pas enfler un pied dans une des innombrables entrées de terrier qui couvrent la garenne. Les déjections de conifères, ocres et odorantes, formaient un tapis sur le sol et je me suis amusé à le balayer d'un mouvement semi-circulaire de ma semelle. J'ai alors conçu un dessein infâme : plus bas, le ruisseau avait bénéficié des élans bâtisseurs d'une bande de mômes, qui y avaient dressé un barrage ; le plan était large et profond, l'eau dormante – je l'ai recouverte d'une couche épaisse d'épines, jusqu'à sa plus totale disparition. Après quoi je m'en suis allé sifflotant chercher la gamine dont j'étais entiché, afin de lui faire expérimenter les dangers d'un tel passage à gué.

6

Je suis, pour je ne sais quelles raisons, dans un lieu de transit, j'ai gagné à pied un bar de transit et m'enfile patiemment quelques bières de transit en attendant que le cours de la nuit m'entraîne un peu plus loin. Or, ceci survenant, je règle mes consommations au zinc et le patron me tend pour reste un billet mal coupé, énorme, luisant d'encre trop grasse – pas besoin d'être clerc pour piger qu'il vient d'être imprimé. Suite à mes protestations véhémentes, les filles de comptoir se réunissent, puis, après un long conciliabule, m'apportent une bourse pleine de pièces de monnaie d'un autre âge – leurs pourboires, sans doute. Elles me regardent avec leurs yeux de chien battu – et je m'en vais, scandalisé, leur abandonnant ces pauvres ronds bien gagnés, hors de cet épouvantable rêve de transit.

Deux ans auparavant, j'ai laissé ma peau dans une bataille de bistro où je défendais sans panache une cause, devant une assemblée de soulards – grenouilles de bénitier, traders, deux serveurs bénévoles, une pute et trois chiens plus ou moins bâtards. Et j'avais beau agoniser dans ce coin perdu de la France, ils me reprochaient ce premier rôle – je pris la décision de passer l'océan.

J'ai planqué ma peau sous la peau tannée d'un ours et je m'en suis allé semer mon âme dans les bois désolés, espérant que le froid m'y retrouve et me gronde. Non loin, il y avait un campement de filles, mais j'ai pris un chemin de traverse, pour éviter de me trouver nez à nez avec leurs cils trop longs et leurs yeux quémandeurs. J'ai dormi autant que l'animal dont je singeais les mœurs.

ANALYSE DE LA MENACE

1

Je prends sur moi de commencer. Bien sûr, je pourrais attendre qu'un autre se lance, mais je ressens une forme d'anxiété, qui m'interdit de profiter totalement de l'instant. Ça se manifeste par des raideurs aux membres supérieurs et au cou, et par une manie de pleurer qui rend mes proches irascibles et belliqueux à mon encontre. Ma vie n'est elle-même qu'une suite de reproches : j'en veux à la pluie de tomber, au temps de passer devant ma maison sans me saluer, aux amis d'en sortir le ventre vide, aux anniversaires de me rappeler le nombre des années qui s'accumulent, aux visages de camper derrière les fenêtres. Je me sens constamment foulé aux pieds par la matière, mes os sont en suspension dans mon corps, usurpateurs et indécis. Je caresse le projet de les abandonner aux mâchoires mécaniques d'un chat.

2

J'ai dansé dans les bras de deux Russes blanches, puis j'ai repris mon vélo et me suis mis à coulisser sur les pavés de la ville. Y avait de l'eau plein les rues, et ça tombait du ciel aussi ; sous les feuilles de chou s'abritaient des chiots, les abribus étaient vides et la peur rodait un peu partout, encore chaude. Dans les quartiers de la basse ville, ça suintait la bière éventée et le péket, mais je fuyais toujours – les roues de mon engin s'allongeaient, s'ovalisaient, et la distance parcourue semblait lui imprimer cette hauteur de l'âme, qui jusque-là lui avait fait défaut.

L'instant suivant, mon corps tombait.

Après quoi il me fallut remonter en selle, puis pédaler à la recherche vaine d'un équilibre perdu.

3

Plus tard, l'alcool me brûle les doigts, me brûle la langue, me brûle aussi les lèvres, les joues et les paupières; bientôt, je suis persuadé qu'il va s'attaquer à la peau de mes poignets. Je la mets à l'abri sous les bords tricotés de mon blouson, mais c'est compter sans le regard glacial du personnel des transports en commun, qui emprunte certains traits propres au vent pour pénétrer les plus embarrassants secrets.

Je monte par-dessus la butte, inquiet du chemin à parcourir au cours des prochaines heures. Dans la camisole, mes bras tentent de bouger – je ne parviens pas à positionner les moignons dans la direction de l’endroit où je voudrais aller. Surgit une femme, nue, les deux mains croisées cachant mal des aréoles fauves; elle se plante devant moi, me toise comme si j’étais le dernier des sous-hommes – et je n’ai toujours pas trouvé de raison d’en douter. Un instant, elle fait mine de me libérer, puis se ravise, un sourire entendu sur ses lèvres.

5

L'eau suinte du ciel comme le pus d'une plaie, on l'entend patiner sur les surfaces planes, glisser dans les gouttières, dévaler les trottoirs et la rue avant de sombrer dans le gargarisme des égouts. Des grenouilles se sont donné rendez-vous sur un tas de tuiles au milieu de la cour ; dans la lumière artificielle, on voit leurs silhouettes en position d'attente, fronts inquiets détachés sur ciel noir de suie, globes oculaires fixés sur un seul point, inatteignable : la mare dont elles ont été chassées par les pluies torrentielles et que, vraisemblablement, elles ne retrouveront jamais.

6

Ce matin, je me suis réveillé rétréci encore : mon visage absorbé dans la contemplation de ce futur qui m'aspire pour mieux me broyer de ses mains et m'enfourner dans un convoi aux arrêts toujours moins fréquents, plus brefs.

Comme la majorité des miens, je zone près des ponts minés par les mycoses, abrutis par la rouille, m'imprégnant de leur attitude hiératique, indifférent au temps qui passe. Comme eux, pris d'une maladie qui me ronge inexorablement et me retire toute foi dans quelque futur que ce soit. Comme eux, je me déploie pour tenter d'oublier les salauds qui passent et me pissent dessus.

8

C'est la nuit qu'adviennent d'étranges métamorphoses : je sens les démangeaisons sur mon torse – ce ne sont certes pas les premières, mais bien les plus fortes jusqu'ici. Ma poitrine est couverte d'excroissances de la taille de tétons. Ce nouvel aspect de mon corps me révolte : rien ne laisse augurer d'une sortie honorable ou d'une possibilité sexuelle nouvelle – tout au plus pourrais-je berner quelque amateur de lait. Faudra-t-il que je m'endorme à nouveau pour espérer renverser cette situation ?

Tout juste le temps de jeter mon dévolu sur l’océan – à peine ébroué, un milicien m’arrête et me conduit devant un juge coiffé d’une perruque blanche et vêtu d’un peignoir de boxeur en soie bleu ciel. Son œil droit, bouffi, réclame une incision de l’arcade sourcilière – je refuse catégoriquement de la pratiquer. Furieux, le juge me renvoie devant le faiseur de vedettes qui me dirige vers le montreur de fauves, qui lui-même m’expédie chez les passeurs à tabac. Je rentre chez moi l’épaule démise et le menton ouvert, pour avoir défendu l’honneur indéfendable d’une femme atrocement belle, mais bien morte. Je m’assieds sur mon lit et m’abandonne à rêver, avant de devenir vieux d’un seul coup, d’un seul.

10

Une femme est couchée sur ma litière, sorte de présence à la fois ininterrompue et instable, si bien que régulièrement, je détourne la tête, de dépit ou d'agacement suivant que j'aie à subir sa présence ou craindre son absence. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'être heureux aujourd'hui, mais j'ai laissé passer ma chance – et la dame, à raison, m'en tient rigueur.

11

Un jour, un homme plus grand que la moyenne, isolé autant que son ombre dans une nuit trop noire, un homme plus grave que le siècle à venir – un homme trop sérieux passera, s'arrêtera ici, devant ma maison, couvrira de ses yeux mon visage et me fera comprendre que tout est fini. Alors je baisserai la tête, rentrerai en vitesse, fermerai portes et fenêtres – rien n'empêchera la mort de pénétrer en moi.

12

Le monde extérieur en allé, je reste seul au milieu des machines, à me demander comment leur échapper – des cliquets se sont mis en marche, au fur et à mesure qu'augmente ma solitude ils se font plus pressants. Je plie un genou, dans l'espoir de trouver parmi la limaille sur le sol, un dernier éclat de soleil – mais c'est mon sang qui lentement se retire, je blanchis sans un mot.

J'ai mis un pied dans l'embrasure, pour maintenir la porte ouverte. Puis, les salauds, derrière, se sont acharnés à le bousiller – j'ai posé la main à plat contre la vitre, de peur qu'elle n'éclate, ils me l'ont saignée toute crue, phalanges et poignet. Ils ont raison, les bougres ; entre eux et moi, c'est bien plus à la mort qu'à la vie. Faudra m'y faire, et tant pis pour mon panard et ma pogne.

Promis, je serai bienveillant envers cet enfant – comme envers tous les autres, même si je dois avouer que certains attisent en moi un profond sentiment d’antipathie. Dans ma naïveté teintée d’hypocrisie, je mets cela sur le dos de l’adulte que l’enfant deviendra, comme si l’on ne pouvait rien éprouver de négatif envers un jeune humain – or, la littérature comme la vie regorgent de gamins plus ou moins détestables.

Je regarde passer sous moi l'énième énergumène – j'ai repris le vélo sans complexe, mais je me retrouve à présent à six mètres de haut, perché sur la selle d'un cadre qui n'en finit pas de grandir – et mes yeux cherchent les yeux des zozos d'en bas, pour les avertir de ma puissance aérienne et de la probabilité très grande que j'en vienne à tomber.

Les deux énormes seins de Norma me regardent fixement, m'intimant l'ordre de ne pas bouger. Ébloui par la pâleur de la peau autour des aréoles, je suis incapable d'un geste, mais elle attrape entre ses mains mon crâne, le frotte contre sa poitrine, le faisant osciller, s'en servant pour créer un creux parmi la masse grasseuse. Puis, appuyant tantôt à gauche, tantôt à droite, elle entreprend de m'étouffer. Et le ventre de Norma sur mon ventre, à l'heure où j'agonise, est secoué d'un rire cruel – tandis qu'un autre amant déjà enlève sa chemise.

Je me lève, marque le jour d'une croix, puis m'en retourne me coucher – je n'ai rien à attendre des heures qu'il me reste à tuer.

IL Y A LÀ UN CHÊNE

1

Il y a là un chêne, des mots gravés sur un tronc dont la texture me trotte encore dans la tête. Il y a là une place aux graviers rouges, flaques d'eau boueuses et bordeaux. Je traverse la rue et revois la maison de la pharmacie. Longue table de bois, chaises garnies de velours vert, horloge au timbre de basson, réserve aux produits inflammables où nous courrons entre les pots géants, volière et buffets grillagés de la cuisine.

Le hall d'entrée est toujours aussi froid, on ne le chauffe pas, le pavé marbré porte un cœur d'hiver. Et si je ferme les yeux, m'apparaît petit à petit la chambre de l'aïeul, trois jours après la fin – la bouche, que ne retient plus close la colle d'embaumeur, s'ouvre grande et m'aspire à l'intérieur.

2

L'immeuble a probablement été gris, pierre de taille et crépi d'apparat – aujourd'hui il est toujours debout, mais enrobé de suie, anonyme au milieu de la rue saturée de gaz à chaque fin d'après-midi. Sous les fenêtres, les traverses ont perdu de leur rigueur initiale, comme frappées d'une multitude de pics. Le bois des châssis, vermoulu, semble avoir été arraché à une épave. La porte est sortie de ses gonds, on entre par une minuscule ouverture, après de nombreuses contorsions. Au-dessus du porche, la tête bouclée d'un enfant. Ses yeux s'enfoncent ou sortent des orbites, selon la position du soleil dans le ciel. Ses joues ont ce je-ne-sais-quoi de cave, qui rend inapte à respirer.

3

Derrière la fenêtre du premier étage, un visage, la prunelle floutée, relié à deux mains à plat contre la vitre. Sur les paumes est écrit: «J'arrive.» Couvert de tissu noir, le reste du corps n'existe pas ou presque. Le ciel s'obscurcit soudain, la fenêtre s'ouvre et bat à la volée, dans un claquement de dents plus que de bois. Plus tard, quand revient la lumière, il n'y a plus personne qu'une chemise de nuit qui s'élanche, s'envole et descend en planeur, avant de s'accrocher aux branches nues d'un arbre, qu'elle habille un moment de buée.

Dans la chambre suivante, éclairage au néon qui rend la viande appétissante. J'ai dans la poche un numéro froissé. La fille m'attend sans attendre vraiment, ou peut-être sourit-elle aux draps mouillés. L'oreiller porte les cheveux d'une autre, ses prunelles reflètent le plafond incolore et indigent. Sa main entreprend de me réveiller – mon corps suspicieux ne veut rien entendre. Dans sa bouche, elle emmêle prépuce et langue ordurière, et elle mâche, mordille, ça mousse. Les mains s'affairent sous les couilles. Le ventre se promène sur le ventre. La gorge est asséchée et le sperme blanc beige. La maison ne fait pas crédit.

5

Je suis resté meurtri d'être toujours en vie, et je n'ai plus revu qu'en rêve le visage de l'aïeul, qui mettait sa main dans la mienne. Je connais la douleur d'être éveillé, et lorsque je me bats pour aller vers mon lit, il s'éloigne sans rien dire. Salariée prompte à la révolte, l'insomnie monte dans mon dos des machines à ulcères. Mon bras s'est infecté, rien ne le retient plus d'être le premier de mes bastions à tomber ; il ne se battra pas. S'il faut renouer avec le néant, autant le faire en toute transparence, quitte à lui abandonner les membres les plus épais.

6

M'arracher la peau du visage, puis la chair, pour voir à quoi ressemblera mon corps quand je serai squelette. Les ongles n'y suffisent pas, j'empoigne une râpe à muscade. Le travail est ardu mais le jeu en vaut la chandelle – j'avale des anesthésiants pour le mener à terme. Viens à bout d'une joue, d'un nez de toute façon gâché par l'acné. À présent je suis fier d'avancer sans menton, d'avoir mis à nu l'os du front, et je n'ai plus de cartilage sous l'oreille. Ma respiration a changé, mon teint a trouvé la blancheur dont je cherchais le rassurant sommeil.

C'EST PEUT-ÊTRE UNE VILLE

1

Ce n'est pas loin du fleuve. Ce n'est pas près de tout, mais ce n'est loin de rien. C'est peut-être plus bas, sur une place en triangle scalène ornée d'un platane au feuillage inquiet. C'est peut-être une vieille qui relève sa robe sur ses hanches et, tout en se confondant en invectives, se met à uriner debout sans écarter les jambes. C'est peut-être un quartier comme un autre, fait de briques et de bocs, ici une façade en pierre du pays, là une autre éboulée, sans visage, défendant son territoire par des tubes tendus, rouillés, qui lui tiennent lieu de sourire et de pagne. C'est peut-être au beau milieu d'une rue bordée de gargotes, de troquets et de claques, grouillante d'un peuple bigarré au gré des arrivages. C'est peut-être ici même, dans ce bistrot en bord de quai, avec le sage au comptoir et la pute aux chiottes, sur des tabourets de bois tendre que les fesses successives ont rabotés, poncés, polis, jusqu'à y imprimer la forme d'une fesse universelle.

2

À peine sorti de chez moi, je traverse un quartier qui m'apparaît subitement étranger. Le torchis des maisons me contrarie – hier, la brique rouge et la pierre mosane se disputaient pourtant les honneurs des façades. Ici manque un commerce, le policier qui règle la circulation a changé, et les cinq cents mètres de l'avenue Victor Hugo sont devenus le piétonnier désert d'une capitale.

À droite, une ruelle; je l'emprunte, évitant le ruisseau qui coule en son milieu. Plus d'une fois je me vois obligé d'enjamber la mixture, sorte de sang noirâtre, quasi coagulé, où surnagent feuilles de chou blettes et excréments de toutes origines et dimensions. L'éclairage est inexistant; je reprends mon souffle et mes esprits assis sur le seuil d'un taudis.

J'entends le grincement d'une porte, je me sens tiré en arrière. Je me réveille à une heure avancée de la nuit, dans ma propre maison, le visage talqué, le corps enduit de beurre de cacahuète. Depuis ce jour, un ogre guette mes levers.

3

Je roule insouciant dans Burenville, passe l'Espérance de Montegnée, tourne à gauche et mets le cap vers le carrefour Tête-de-bœuf. À quelques pas du bistrot éponyme, je parque ma machine et m'extrais de l'habitable. Je m'installe au comptoir où je siphonne trois bières industrielles et un alcool local, puis m'en vais soulager ma vessie aux toilettes où je parle à un type affable au buste trop incliné vers l'urinoir. Lorsque je reviens à ma place, le décor est resté le même, hauts sièges de bois sombre, murs et plafonds piqués de nicotine, fanions de l'équipe locale de football. Pourtant, la serveuse a changé, mes compagnons de boisson aussi ; je pousse le nez dehors, par la fenêtre : j'ai abouti rue Saint-Séverin, au troquet les Portes de Liège. Hébété, je retourne au comptoir et reprends un godet. Pour retrouver le chemin de ma caisse, je n'en écluserai pas moins de quinze, de la Taverne Piette aux Guillemins jusqu'au Sequin à Ans, en passant par le Wolf, à Bressoux, le Temple en Outremeuse, et tout ça sans poser un pied dehors. Mais en retournant toutes les trois bières aux gogues qui, je l'apprends à mes dépens ce jour-là, communiquent entre elles. De manière aléatoire : on sait où l'on rentre, on ignore où l'on sort.

Il n'y a pas de lotte au marché de la Batte; cette constatation me trouble autant que les filets de saumon tremblent entre les doigts encapuchonnés de la poissonnière – pendant que ses seins, tristes, regardent vers le bas, vers les écrevisses couchées par lots de six sur le côté, vers un grand bar qui fait le mort sur lit de glace pilée. De lotte, point, juste de l'eau chargée d'effluves qui percole vers le sol et qui mouille au revers les pantalons trop longs.

Je me décide alors pour un demi kilo de poisson beurre – fondant, idéal pour la cassolette de poireaux à la crème. Soudain, un garçon recouvert d'écailles arrive en titubant, les yeux exorbités; il hurle à mort et s'avachit mollement sur l'égal. Maintenant son visage couché de côté, la poissonnière entaille de son grand couteau la joue et coupe une épaisse tranche qu'elle me tend. «Tenez, dit-elle, c'est la maison qui offre», tout en s'excusant à nouveau de n'avoir pas de lotte.

5

Je déteste l'allure de l'agent de quartier, je déteste sa façon de me pousser dans le noir du couloir dès que j'ouvre la porte, d'enfoncer un doigt dur comme fer dans mon foie qu'il sait pourtant sensible, me forçant à entrer à reculons dans la cuisine. Mauvais, il me regarde, pose, à côté de son képi, sur la table, un carnet de contravention et sa matraque. Il m'oblige à lui offrir un café. Je hais ses habitudes, son air supérieur, sa manie d'ajouter le sucre et de me tendre la tasse pour que je remue la cuillère à sa place. Après quoi, invariablement il boit une gorgée, et invariablement il la recrache, en jurant ses grands dieux qu'il n'a jamais rien ingéré d'aussi infect.

Il s'est incrusté dans ma vie et dans mon corps. Chaque jour, à huit heures et demie, je sais qu'il s'apprête à frapper à la fenêtre, et la honte de ce qui m'attend m'emplit d'un désir coupable et salissant. Lorsqu'il s'en va, c'est au tour de son odeur aigre de me harceler ; malgré d'innombrables douches et un frottage aux sels, impossible de délivrer ma peau de sa présence.

6

Hollogne-aux-pierres, Mons-les-Liège, Milmort, Vottem, Thier-à-Liège, Ougrée, vous avez deux visages: l'un grimaçant pour éloigner l'intrus et le raccompagner le plus vite aux frontières. «Étranger, passe ta route, nul n'entre ici sans y être convié.» L'autre est celui d'un paradis sur mesure, où chaque mètre carré vaut son pesant d'or et de patates.

Je ne rêve jamais qu'à ces vallées perdues, et aux rues maisonneuses qui les sillonnent – Liège en possède tant, qui ont échappé toutes aux colonisations immobilières, on ne peut les répertorier. Petits mondes amoureux d'eux-mêmes, rechignant à passer au tout à la bagnole, se réservant le luxe de dormir hors-la-loi, de mourir hors la ville. Et chacun de ces prés carrés collectifs a son idiome, sa façon de rire, son accent tenu par un élastique aux lèvres, de façon à ne jamais le laisser tout à fait tomber. Chaque ruelle y possède son saint, chaque mesure sa recette de pâte à crêpes et chaque habitant sa science du vin.

LES OMBRES ÉTAIENT LONGUES

1

Les ombres étaient longues cet après-midi-là et l'on pouvait, selon qu'on se dirigeait vers La Panne ou Ostende, s'amuser à les observer ouvrir la marche ou les traîner comme un boulet effilé aux pieds. Les amoureux enlacés peuplaient la digue de monstres bicéphales, effrayant les gamins et les vieux perchés aux balcons – quant à moi je travaillais nuit et jour à couper le cordon ombilical qui reliait mon être au soleil et au sol, sans espérer y parvenir jamais.

2

Sur les conseils d'un architecte, je déplace mon lit et le pousse dans un coin de ma chambre – n'y avait-il pas une porte, là, avant? Des problèmes aussitôt surgissent: sous l'ancien emplacement du meuble, je découvre des trous dans les planches, et à travers l'un d'entre eux, le dessus d'un poêle à bois de style rococo, énorme, avec colonnades et têtes sculptées d'archanges. Le bâtisseur précise, déçu, que le foyer n'est pas opérationnel. Plus bas encore se dessine une cave immense, grouillante de rats, des gros, qui courent dans tous les sens.

3

Je prends le métropolitain à la station Krokodill – la poudre étalée sur les sièges, deux junkies aux visages écaillés par le manque, un chien qui me reconnaît aussi sec, la faute à l'odeur émanant des semelles de mes mocassins, pourries. Un punk jovial me tend la boutanche de Jack et instantanément au fond de mon gosier s'installe un goût de miel. Mais je m'interdis la moindre lampée : je veux être tout entier aux vapeurs de celle qui donnera un sens à ce voyage de nuit.

Cette fille au manteau léopard, aux tenues vertes, je la vois pour la troisième fois aujourd'hui – dans des lieux à chaque fois différents, et dans des circonstances pour le moins étranges. Je passe le revers de ma main sur le ventre froid, il peut difficilement être plus raide. Un sang poisseux, carmin, s'écoule depuis le cuir chevelu, abandonnant joues et lèvres à une pâleur désolante. Je mets le cap vers une bagagerie de ma connaissance, pour acquérir de quoi évacuer ses quarante-cinq kilos vers la mer du Nord – l'idée me hérissé, de laisser la corruption s'emparer de ses chairs, si délicates voici une heure à peine.

5

Dans une maison vieille de plusieurs centaines d'années, au centre de la ville de Liège désormais occupée par l'armée, militaires en tenue de camouflage, mitraillettes et fusils d'assauts. J'ouvre la porte d'entrée à la fille, sans imaginer que dans les secondes qui suivent, je me retrouverai le nez coincé entre ses seins, dans une position certes agréable, mais qui met en échec l'ensemble de mon appareil respiratoire. Comme c'est stupide et téléphoné, de mourir ainsi, aimerais-je dire, mais même cela m'est interdit.

6

C'est une grande, une immense ville, relativement vieille. L'agencement des pierres peut évoquer Rome, mais le doute est de mise. Ce qui intrigue par-dessus tout, c'est le mode de déplacement choisi par les habitants : chaque voyageur est happé sur demande par un colossal personnage, et intégré directement à ce dernier, en remplissant une case vide de sa structure, de façon à faire corps avec lui. Il endosse le costume et adopte l'allure du géant, ainsi mû par des milliers de femmes et d'hommes. Et qui va son chemin, si rapidement que les distances en paraissent anodines, chaque individu abandonnant sa force motrice au tout – ce qui paraît tout bonnement impossible à Rome.

Comme dans mon souvenir, la cave à charbon est blanchie à la chaux. Depuis le mur auquel je suis enchaîné, j’entrevois un réseau d’arcades, et des gravats entassés en de nombreux monticules, à la droite desquels il est déconseillé de passer. De toute façon, je ne peux pas bouger. Je sens l’eau couler le long de ma cuisse et, passé le court instant d’un soulagement réel, de mes doigts je transforme en gadoue la poussière.

8

Je me balade en ville avec ma compagne. Il fait nuit, les trottoirs sont très fréquentés. Soudain, des bruits de freins, un choc, puis une rapide accélération. Un homme sort la tête par la fenêtre du véhicule, et pousse un hurlement rageur avant de disparaître.

Nous approchons du rond-point; au milieu, deux personnes, l'une le genou posé au sol, qui pleure en tâtant sa jambe visiblement blessée, l'autre assise, la tête entre les mains. Approchant encore, nous apercevons une troisième personne, couchée, morte. Je m'agenouille et touche le sol, il est couvert de sang.

Se font alors entendre les sirènes des ambulances et des combis – d'un coup, nous prenons peur et partons. Que se passera-t-il quand les flics nous arrêteront? Nous marchons de plus en plus vite, un ami nous embarque dans sa voiture, nous sommes arrêtés à un barrage, où un policier examine les mains des passagers à l'aide d'une lampe de poche. Comment ne voit-il pas le sang sur les miennes?

9

L'air, comme un indésirable invité, passe sur les robes légères et quelques chapeaux blancs, déjà, voltigent sur la ligne d'horizon, animés par l'envie d'en finir avec cette vie exténuante. Honteuses, trois filles s'en vont nues têtes, sous le regard désapprobateur des officiels et celui, lubrique et intéressé, du philosophe que j'ai refusé d'être. Tout comme j'ai renoncé à caresser les tempes bleues de ma voisine directe, malgré une attirance évidente pour le grain délicat de son épiderme à l'embranchement du cou et de l'épaule. J'en reste, comme à l'habitude, à l'effleurement du cil, au lécher de pupille.

Dans un magasin de seconde main, je tombe sur un journal relatant en première page la mort d'un intellectuel, un provocateur interrogeant notamment les images pornographiques. Je finis par me persuader qu'il s'agit de Guy Debord, ce qui me rend très triste – mais j'ignore pourquoi. Le gérant, pour me consoler, y va d'une petite tape dans le dos.

Peu de temps après, je me fais insulter puis rouer de coups par une statuette représentant un vendeur de journaux. Surpris, furieux, j'attrape la chose et, sous les encouragements du gérant, la tords entre mes mains. Elle devient bleue, avant de se transformer en un cochon que je finis par éventrer avec un coupe-papier. D'innombrables billes s'en échappent, qui grossissent pour devenir, ça ne fait plus aucun doute maintenant, chacune un porc. Courage, fuyons!

Qu'espéré-je en balançant des pavés dans la mare de la mondanité, sinon la projection de quelques gouttes d'une eau croupissante? Ce soir, je traînerai ma mélancolie jusqu'au bar suivant – des amis m'ont donné rendez-vous plus tard, mais je tente d'esquiver en buvant, car j'ai l'alcool taciturne et aucune envie d'être là. Je suis l'habituel moi-même, distant, grassex, plus pâle qu'un rondin de chèvre, j'erre dans les parages d'une serveuse asthmatique, avant de m'en retourner arpenter les couloirs de l'établissement auquel j'ai été affecté, sans autre raison que reproduire à l'infini mon mode inimitable de vie.

JOURNAL APOCRYPHE
CINQUIÈME SAISON

05.08

Crayon à papier et montre en main, je cherche les silences d'après les poèmes. Les lettres sont des amies encombrantes, qui vont et viennent sous de multiples formes, et dépassent les cadres que je leur ai fixés. Pour s'en aller manger les blancs dont je pensais moi-même me nourrir longuement.

04.09

Réagir de concert avec le vent; s'il est absent éviter de sortir, s'il est muet m'abstenir de tout commentaire. Toute autre conduite équivaut à singer les pédants et les sots, imiter des poèmes de mauvaise facture, pour au final m'évanouir, plus volatile que lui.

15.09

Je rêve que quelqu'un me communique la référence d'un livre à consulter et qu'aux dires de cette personne, cet ouvrage est de première importance pour mes recherches – mais en même temps, je me rends compte, rêvant, qu'il est inutile de la noter puisqu'il s'agit d'une référence rêvée,

et que peut-être le livre n'existe pas. Si bien que je reste partagé entre deux attitudes possibles, noter ou ne pas noter, présentant chacune d'excellentes raisons d'être adoptée. Heureusement, le réveil met de l'ordre dans ce pataquès : à peine ouvré-je un œil, que la référence est oubliée.

16.09

Le poème se tient dans un Japon imaginaire, ayant à peu près autant de points communs avec le Japon existant qu'il n'en a avec le Walhalla ou l'Hadès. C'est à se demander, d'ailleurs, pourquoi on l'appelle Japon, si ce n'est en référence au papier léger de riz fabriqué dans ces régions insulaires, et sur lequel on aime poser une lèvre – quand la deuxième, tout en désir et en retrait, souffle un poème étonné d'être couché là, dans ce Japon imaginaire.

03.11

Quelques feuilles refusent encore de tomber, mais pour la majorité des arbres, le temps de la résistance est passé – dans leurs costumes orange, les employés communaux constituent des tas, comme pour mettre leur déchéance en évidence. Les moineaux semblent désormais perdus, les étourneaux s'assemblent par milliers aux abords des églises, sur les platanes plantés par rangées le long des avenues – je suis des yeux les allées et venues préparant leur voyage, et les confie aux jours meilleurs où ils me reviendront.

15.12

«Chausser le mot chausson n'a jamais réchauffé», me souffle-t-elle avant de s'engouffrer dans un café du boulevard Saint-Michel.

20.12

C'est une petite chose, parfois c'en est une grande. C'est un truc qui vient d'on ne sait où, et qui va où l'on va. C'est un machin, aussi, dont on peut tout aussi bien dire que c'est n'importe quoi – sans qu'on puisse affirmer catégoriquement qu'il ne s'agisse de rien. À l'intérieur? Un vrai bazar, foutraque, toutefois mieux fait qu'il n'y paraît. C'est moins réfléchi que pensé, moins pensé que senti, moins senti que vécu et bien moins vécu que vivant. D'ailleurs, c'est déjà mort. C'est ténu, à tel point qu'on peut l'écouter sans l'entendre. Et lorsqu'on le traque il s'échappe, lorsqu'on l'attrape il s'évanouit. C'est une farce, une autre raison de rester endormi, une façon de partir éveillé, et c'est avant tout ce pourquoi je suis debout, ici, c'est-à-dire n'importe où, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, par n'importe quel temps.

01.01

Je suis témoin de quiproquos pour le moins pénibles, et je ne sais plus pour qui ni pour quoi j'aligne les mots. Il

m'appartient d'apprendre à oublier ceux qui m'ont appris tout, sauf à les oublier, pour redevenir enfin peintre de ces décors.

02.01

Ces derniers jours, ma chair exhale cette odeur, reconnaissable entre toutes, du gibier à bout – je ne présente plus à mes semblables qu'attitudes de cervidé vaincu, tous bois baissés pour éviter la guerre fratricide.

19.01

Souvent fâché sur moi, ou sur quelqu'un d'autre ou sur quelque chose, sans que je parvienne à identifier qui ou quoi. C'est une haine orpheline et sans destination, et les mots qui défilent dans mon crâne sont supposés me calmer – tout juste parviennent-ils à exciter ma hargne.

02.02

Le nez dans le guidon, je n'oublie pas qu'il s'agit, quant à vivre, d'être conscient de chacun des plus petits instants. Parfois, je m'aperçois qu'un jour, un mois, un an sont passés, et je prends plaisir à en commenter la teneur, voire même la tonalité. Je devrais en conclure que je ne suis

pas de la race des créateurs, mais c'est impossible, il me manque encore le recul nécessaire. J'ai beau trimer, je ne parviens qu'à m'enfoncer quand d'autres, mieux nés que moi ou rodés à des modes de vie ascétiques, se contentent de s'épanouir en poème, et rajeunissent dans leur être au fur et à mesure que s'écrivent les ans.

18.02

Je prends les choses en main, je les tourne en tous sens, je leur demande pourquoi elles sont choses et maintenant j'attends, patient mais ferme, leur réponse.

29.02

Pour moi, lui dis-je, à ce stade on peut parler de désert, quand le monde est rempli de mots et qu'il n'en existe plus un pour signifier, apaiser, galvaniser ou simplement donner à penser l'heure présente ou la matière, pour moi il ne reste plus qu'à ouvrir les bras, à en rassembler un grand nombre, le plus grand possible, à les asperger d'essence puis leur bouter le feu. Dans les décombres, alors, pourrait-on peut-être cueillir quelques pures fleurs de poésie, et les contempler sans réserve, jusqu'à ce que se lève le vent.

14.03

On est allés chercher ton nom dans les bois, parmi les hêtres massifs et les chênes de quarante ans tes aînés – on ne l’a pas trouvé. On est allés cueillir ton nom au potager, entre les bettes et les navets, juste à côté des radis noirs – on ne l’a pas trouvé. On est allés traquer ton nom dans la montagne, au bord du ruisseau qui poussait son chant sur les galets, au creux d’un vallon silencieux, sur un plateau habité par des brebis qui bêlaient et des cochons qui couinaient dès qu’on avait le dos tourné – on ne l’a pas trouvé. On a interrogé la mer et le désert, et les enfants de la mer, et puis ceux du désert, et les petits-enfants des plaines verdoyantes et tendues entre la mer et le désert – on ne l’a pas trouvé. On est rentrés chez nous, on a cherché partout dans la maison, toujours rien, si ce n’est toi qui commençais à arriver, toi qui t’impatiais. Alors, comment on l’a trouvé, ton nom, je ne sais pas. Il est venu comme toi, un matin, sans qu’on ait déjeuné.

28.03

J’ignore aujourd’hui encore de quel degré d’insouciance et de gravité, de quelle science du complexe et du simple, de quel besoin de silence et de quelle envie de parler, de quelle poignée de minutes et de combien de vies j’ai besoin pour écrire un poème...

LA MAISON BOUGE

1

La maison bouge, la maison renaît, la maison se transforme, et nul ne sait plus qui l'a habitée en premier (araignées ou musaraignes? plantes ou pierres? bois ou béton?) Plusieurs fois, les châssis ont été changés, quelques briques sont tombées, descellées, le temps a défait ce que les hommes ont fait, redéfait ce qu'ils ont refait. Le vent qui souffle sur les tuiles est un autre – la rue a changé, le ciel a changé, les champs, les vaches, les renards ont changé, les voisins ont changé, mais la maison est toujours là, semblable à elle-même.

2

Lors de ma première visite, elle était vide, totalement – ce qui paraît inimaginable aujourd’hui. Me trotte en tête l’image de pièces tristes, aux carrelages miteux – je les ai recouverts de chêne et très vite, je me suis senti mieux.

L’agent immobilier était horrible au moins autant qu’un autre agent immobilier, mais moins tout de même que son patron, un homme au visage imposant, allongé, couvert d’une barbe aux poils droits, plus dru que le chiendent d’une brosse, le sourire carnassier. Et j’ai signé un pacte avec ce loup mal déguisé en homme.

3

La maison abrite une maison dont j'ignorais tout – jusqu'à son existence. J'y vivais cependant heureux, sans savoir que chaque pièce était doublée d'une autre, que tout couloir possédait son jumeau, insoupçonné. Il s'en est fallu d'un hasard pour qu'un jour me soit révélée cette présence : assis sur la marche séparant le salon haut du salon bas, juste à côté du poêle à bois, je creusais un carnet d'un stylo paresseux, absent. Subitement, la totalité de la maison s'est déployée devant moi, sans coups de masse, sans renfort d'étaçons, de poutrelles d'acier ou de madriers, l'espace épousant simplement sa véritable dimension. J'en suis resté bouche bée, longtemps, me suis frotté les yeux puis, quand les ai ouverts à nouveau, rien n'était comme avant.

Y suis-je entré contre son gré? Jamais elle ne m'en a tenu rigueur – certains soirs, pourtant, je la sens se raidir sous mes pas, peut-être n'a-t-elle pas encore apprivoisé mon corps. J'étais parti de l'idée de lui confier mes biens, de lui suggérer de me rendre un ou l'autre service, de me parler la nuit des habitants passés – les voisins pour finir s'en sont chargés.

5

Poèmes écrits dans toutes les pièces de la maison, dans toutes les positions possibles, poème attrapé sous un meuble, prisonnier d'une toile d'araignée, poème de la cour humide après la pluie, poème dru comme la pluie qui détrempe la cour, poème coulé dans le béton, poème agrandi sans permis, à l'insu de personne, et qui pousse le poème vers la sortie, sous la plinthe, poème qui ne passera pas la rampe, poème de la pièce cachée, secrète, encore à découvrir, poème de la tanière sous l'escalier, de l'escalier escamotable, poème glissé entres lambourdes et lames de plancher, poème qui se retient de grincer, poème de l'automne rentré se coucher, poème installé bien au chaud dans la maison, poème des pavés recouverts de bois, des briques recouvertes d'enduits, des solives invisibles, poèmes des forces recouvrées, poème de la cave voutée, creusée à même la roche, poème de la cave arrachée au sol, du grenier chapardé au ciel, poème de la rue éventrée qui se livre et reçoit le poème en échange.

6

Journal de l'août pourri où il a plu, l'a plu, l'a plu, l'a plus plu comme avant, l'a pas plu autant qu'on voulait pourtant on se mirait dans l'eau tombante, dans l'eau qui tombait, tombait sans s'arrêter jamais, et moi, plus transparent que la pluie, ça m'a déplu d'être aussitôt palmé, ça ne m'a plus plu comme avant, tellement, tellement l'eau a continué de tomber plic et plac, de tomber ploc et plouc, car l'eau est tombée là, a crissé dans son bac, l'eau s'est laissée tomber, comme vaincue, l'eau a sali ceux qui s'y sont lavé le visage, l'eau sentait le savon pourtant, car l'eau lave et lave est l'eau, l'eau remplit l'avaloir, l'eau dévalise l'air et dévale le soir, l'eau va au charbon comme il pleut, l'a plu, l'a plu, l'a plu tellement jusqu'à ce qu'il ne pleuve plus, et l'eau a su alors comment se taire et s'en est remise à l'eau qui s'était tue désormais.

Ainsi l'exige la raison tyrannique, la maison sans raison, qui m'a fait promettre de l'aimer jour après jour, de sans arrêt chercher à l'embellir, de la vénérer, tant et toujours plus.

8

Les nouveaux arrivants? Vis, clous, plancher, matières caoutchouteuses, étanches, aciers en poteaux, aciers tôleés, aciers en escaliers. Vides, nombreux, au détour des volumes, des espaces. Verres, pour mieux palper la vie translucide, pour mieux observer les levers. Chaux qui inspire et expire et permet aux autres couches d'inspirer, d'expirer. Madriers, poutres, étriers, eau qui descend du ciel, plombs, plastiques et peintures, litres de sable et de sueur, chair de ventre, chair d'enfant grandissant, chair de nous-mêmes, vivants.

9

La montée vers la maison, c'est l'automne, la nuit sur la terrasse c'est le printemps, l'ascension vers l'atelier c'est l'été, la vie dans la cuisine, l'hiver. Comment écrire le poème de la maison? Recenser tous les habitants qui l'habitent à notre insu, y consacrer chaque instant volé au sommeil, élever un monument au locataire inconnu.

10

Entre vaches bien campées sur leurs pattes arrière, poiriers tête à l'endroit, clôtures fidèles au poste et renards, le nez pointu au vent, le panache dans la brume, je me rends à l'évidence – nous ne sommes qu'un simple élément du décor.

11

Un poème n'est ni beau ni parfait, je sais aussi qu'un poème ne s'arrête jamais – et de le supplier de ne pas tirer sur la laisse! Un poème aussi ment : on lui pince le bout des ailes, on lui fait réciter le poème que l'on veut.

12

Histoire de cette ville qu'on n'a pas vu grandir, qu'on n'a pas vu s'étendre, qu'on n'a pas vu quand on s'est réveillé la langue serrée, sèche, quand on l'a poursuivie dans la rue, histoire du café qu'on n'a pas dégusté au petit jour, du dialogue entre deux vieilles qu'on n'a pas cherché à comprendre, des noms de rue qu'on a oublié de noter, histoire de cette enfance enfouie dans la pierre, de cette sciure aux arômes indécis, de nos papiers enroulés, encore empreints de poudre – histoire qu'on revit sans friction, à chaque gorgée de vin, histoire racontée depuis la mémoire des matières, toujours sur le qui-vive.

13

Qui pourra parler de l'évolution de la maison dans ses moindres recoins? Pas question de modification de structure, mais de la place d'une plante, toute sa vie durant, de la présence d'un livre ouvert trois jours à la même page, d'une flopée de corneilles en rang d'oignon sur la faitière, qui ricanent et exhibent leur derrière aux nez en l'air des curieux. Et les cochons de caves ou les limaces de cour, et les mouches qui essaient, les moustiques qui bourdonnent. Et les enfants qui volent aux animaux leurs noms, leurs cris...

Cinq mois à rentrer le menton, à renforcer les bras, à muscler les épaules, cinq mois à croître de la poitrine et des mains, à porter de la pierre, à malaxer le sable et le ciment, à mélanger la chaux et l'eau, cinq mois à blanchir la façade, à creuser le sol, cinq mois à recouvrir les jours du nom d'un bâtiment fantôme. Des bruits nouveaux sont nés des journées de travail, des chemins se sont frayés dans les sols et si j'ai perpétué le secret de la maison qui vit dans la maison, de la rue qui descend la rue, qui remonte la rue, de ses multiples recoins, de ses passages cachés – mon corps a lui aussi changé, sous la pression de nouveaux matériaux.

Déjà parus chez maelstrÖm reEvolution

Poésie

*La poésie est un acte. La meilleure poésie, c'est notre vie.
Désoccultez votre poésie.*

Laurence Vielle *Domo de Poezia* (livre/CD) . Gioia Kayaga *Tram 25* (livre/CD) . Léo Beeckman *Poèmes quantiques* . Otto Ganz *Du fond d'un puits* . Daniel De Bruycker *9 Neuvaines 4 à 6* . Cee Jay *Le prophète du néant* . Rolf Doppenberg *Sel de nos veines* . Sohrab Sepehri *Histoire de lune d'eau et de vent* . Benjamin Pottel *J'infiniments nous* . David Giannoni *La foi la connaissance et le souvenir* . Michel Bulteau *Fantômes et vivants* . Antonio Bertoli *Astres et Désastres/Astri e Disastri* (livre/DVD) . Jack Hirschmann *L'Arcane du Viêt-Nam* . Amir Or *Dédale* . Laurence Vielle *OUF* (livre/CD) . Kenny Ozier-Lafontaine *Billes* . Daniel De Bruycker *9 Neuvaines 1 à 3* . Lawrence Ferlinghetti *Poésie Art de l'Insurrection* . Lawrence Ferlinghetti *A Coney Island of The Mind* . Lawrence Ferlinghetti *Blind Poet (Poète aveugle)* . Alejandro Jodorowsky *Solo de Amor* . Alejandro Jodorowsky *Les pierres du chemin* . Alejandro Jodorowsky *De ce dont on ne peut parler* . Serge Pey *Droit de Voirie* . Serge Pey *Appel aux Survenants* . Antonio Bertoli *Territoires du Cœur* . Gaston Compère *Lux Mea* (livre/CD) . Fernando Arrabal *La pierre de la Folie* . Anne Waldman *Fast speaking woman* . Dwayne Morgan *Le Making Of d'un Homme* . Martin Bakero *ViceVersa* . Marianne Costa *Pin-Up Chrysalide* . Werner Lambersy & Otto Ganz *Ecce Homo* . André Beem *La Traversée d'Ici* . Daniel De Bruycker *Jåtaka de l'Arbre*

Romans & Nouvelles

Luc Baba *Chroniques d'une échappée belle* . Carmelo Virone *Battre les cartes* . Gilles Farcet *La joie qui avance chancelante le long de la rue* . Chantal Deltenre *La Forêt-Mémoire* . Krzysztof Styczynski *Rien d'Officiel* suivi de *Ç* . Serge Delaive *Nocéan* . Gustave Flaubert *Madame Bovary*, adaptation théâtrale de Paul Emond . Nicolas Ancion *Invisibles et remuants* . Rose-Marie François *Course lente avant l'aurore* . Kenan Görgün *Delia on my mind* . Gérard Mans *Poche de noir* . Martin Ryelandt *Le Cavalier* . Ben Arès *Tromba, une transe* . Serge Noël *Aux premières heures d'un jour nouveau* . Isabelle Wéry *Marilyn désossée* . Paul Emond *Les vingt-quatre Victoires d'étape du peintre Belgritte* . Paul Emond *Tristan et Yseut* . Evrahim Baran *Pressé Immobilé* . Evrahim Baran *La septième ville* . Evrahim Baran *De ce côté du Mur* . Gaston Compère *Au plus blanc de la nuit* . Vladimír Mináč *Le Producteur de bonheur* . Chantal Deltenre *La Maison de l'Âme* . Chantal Deltenre *La Cérémonie des poupées* . Chantal Deltenre *La Plus que mère* . Corentin Jacobs *Compte à rebours contre l'Occident* . Éric Dejaeger *Le Seigneur des Ânes* . Gaetan Saint-Remy & Mathieu Pierloot *Charly Solo* . Renaud Coppens *La Ligue Hollywood* . Damien Spleeters *Tout ça c'est dans ta tête* . Damien Spleeters *Transere* . Patrick Roegiers *Le Journal d'Aurore* . Sophie Buyse *L'Organiste* . Sophie Buyse *Confidences de l'Olivier* . Sophie Buyse *Autopsy* . Olivier Dombret *Journal d'un jeune branleur* . Anne Guilbault *La Cour* . Otto Ganz & Anne Guilbault *On vit drôle* . Denys-Louis Colaux & Otto Ganz *L'Arbre d'Apollon* . Denys-Louis Colaux *Je Hais les poètes (vivants) !* . Collectif *Descentes dans le Maelström* . André Beem *Asymptote/Quatre positions du dormeur* . Guy Montens *H.V.T. Hysterical Visionary Tour*

Livres graphiques et hors collection

Chantal Deltenre *Écrire en marchant* . Marianne Costa & Vince Larue *Filles seules*, BD . Kenny Ozier-Lafontaine & Vincent Lefebvre *bulles* stripométrique . Marcheurs des Temps présents *Pays dans un pays*, récits . David Giannoni & Daniele Bacci *La Face cachée de la Ville*, L'intégrale BD . Collectif *L'Arcane de la Force* . Jean-Luc Lupieri *L'art d'action à l'ombre de Diogène*, Essai . Collectif MANIFESTEMENT *Chronique du Rattachement de la Belgique au Congo* . Collectif MANIFESTEMENT *Dégagisme du Manifeste* . Collectif MANIFESTEMENT *Manifeste du Dégagisme* . Aliette Griz, Anne Versailles & Julien Le Gallo *Neuf.0* . Luvan *Le Chevalier rouge*, illustré par Ambre . Thierry Van Roy *Sibérie noire* . Paul Emond *Les Aventures de Mordicus* mises en images par Maja Polackova . David Giannoni *Contes de Nod* mis en images par Sylvie Leroy . Soline de Laveleye *Les phrases de la mâcheuse* contes mis en images par Dominique Maes . Martine Cornil *Bords de Mondes* (avec textes de 29 auteurs) . Damien Spleeters *West We Go* . Philippe Remy-Wilkin *Le Livre de Mahomet*, illustré par Nikolas List . Philippe Remy-Wilkin *L'Épopée de Gilgamesh*, illustré par Nikolas List . O. Ganz & C. Amatheü *La Toute fine ombre des fleurs* . Nele Paxinou *Ne laissez pas mourir vos rêves* . Nikolas List *La Vallée des Rois* . Collectif *Devoir de Mémoire*

Ainsi que de nombreux *Booklegs*
(livrets à 3€ – poésie théâtre contes) et livres de poche

Imprimé dans la dignité sur les presses de la
Maison de la Poésie d'Amay (Belgique) pour les pages intérieures
et chez Hengen (Luxembourg) pour les couvertures